

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



« **La chair est triste, hélas! Et... »**  
*Un homme foudroyé* de Dominique Blondeau

André Vanasse

Number 41, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39810ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1986). Review of [« La chair est triste, hélas! Et... » : *Un homme foudroyé* de Dominique Blondeau]. *Lettres québécoises*, (41), 22–23.



# «La chair est triste, hélas! Et...»

## *Un homme foudroyé*

de Dominique Blondeau

J'ai lu tous les romans de Dominique Blondeau ou peu s'en faut. Aurais-je dû? Vraiment je me le demande. Car ce fut d'abord le coup de foudre. Foudroyé littéralement par *Que mon désir soit ta demeure* (La Presse, 1975) puis par *L'Agonie d'une salamandre* (Libre expression, 1979). Bouche bée devant cette écriture luxuriante et lascive. Odeur de l'Orient, parfum des clémentines qui s'ouvrent suintantes et juteuses. Chair pulpeuse. Et ce désir aussi persistant et fuyant qu'un fumet qui nous fait irrésistiblement saliver. Le désir de l'autre, du même. L'inquiétante perversité. Et, bien sûr, une écriture à l'avenant, sinueuse, liquéfiée et soudain larvaire, brûlant tout sur son passage. Une passion fatale. Celle qui tue.

Puis, comme toujours dans les coups de foudre, il y eut la répétition du même. *Les Funambules* (Libre expression, 1980) et cette erreur, *Les Errantes* (Québec/Amérique, 1983) qui sema soudain le doute: se pourrait-il que Dominique Blondeau, tel un serpent qui se mord la queue, se soit séduite elle-même au point de tourner en rond?

Il est toujours injuste de reprocher à un écrivain d'être fidèle à lui-même. Pourtant il faut bien admettre que, pour créer l'étonnement, il faille surprendre le lecteur, l'entraîner dans un monde qu'il croira nouveau bien qu'il soit d'une même essence que l'ancien. C'est ce à quoi n'est pas parvenue Dominique Blondeau dans ses derniers romans. J'ai éprouvé, non sans un certain dépit, le sentiment du déjà vu, du déjà connu. Et du même coup les défauts de l'écrivain me parurent plus criants: certitude d'un

texte fabriqué, maîtrisé. Et de fait dans les romans de Dominique Blondeau, on n'échappe pas, malgré et à cause d'une incontestable maîtrise de l'écriture, à une insistante logorrhée qui à la longue crée une impression d'irréalité de sorte que cette poursuite des corps, que ce désir charnel apparaît vidé de sa substance et comme désincarné. L'effet est d'autant plus persistant que Dominique Blondeau a toujours tendance à choisir des *errants* comme personnages principaux c'est-à-dire des *déracinés*, des êtres qui, parce qu'ils sont sans attache, circulant d'un continent à l'autre, amplifient ce sentiment d'irréalité qu'éprouve le lecteur.

Je suis persuadé que, dans *Un homme foudroyé*,<sup>1</sup> Dominique Blondeau a tenté de freiner le mouvement, de donner le coup de barre qui la ferait changer de cap. Mais le moyen qu'elle a utilisé a, à mon avis, produit l'effet contraire.

Et ce n'est pas sans raison qu'une certaine critique lui a reproché ses artifices. À dire vrai, en privilégiant la «voix» d'une narratrice omnisciente qui, tout au long du récit (quoique de façon sporadique), s'interroge sur ses personnages, sur les rapports qu'elle entretient avec eux («Dois-je comme Gustave Flaubert qui s'écriait: «Madame Bovary, c'est moi!» m'écrier à mon tour: «Romain, c'est moi!» p. 75), elle ne favorise pas l'autonomie de ses personnages et donc l'illusion de leur vraisemblance. Dominique Blondeau qui a toujours été fascinée par les doubles, la gémellité, pousse si loin sa tendance au redoublement qu'à la fin d'*Un homme foudroyé*, comme pour le plaisir, elle crée une jumelle à Romain, le personnage principal, lui-même

déjà reconnu comme étant le double de la narratrice. Gabrielle ressemble de façon tellement frappante à Romain que l'un et l'autre en restent interloqués. Et il va de soi qu'elle est écrivain comme lui et, aussi incroyable que cela puisse paraître, amoureuse de la même femme que Romain! Que dire de plus sinon que, devant le miracle fait chair, ils n'ont d'autre choix que de se faire siamois, Romain ramenant Gabrielle à la maison laquelle devient (comment pourrait-il en être autrement?) l'amie inséparable de sa femme Christine!

Cette description volontairement schématisée ressemble à une caricature. Elle montre tout de même à quels excès Dominique Blondeau s'est laissée aller. Bien sûr, ceux qui connaissent son oeuvre savent que la question de l'inversion fait l'objet d'une constante interrogation. Voilà sans doute pourquoi Romain est l'envers masculin de la narratrice et Gabrielle, par un juste retour des choses, son redoublement féminin. Chacun s'emboîte dans l'autre à la façon d'une poupée gigogne.

Cette explication pour logique qu'elle soit ne confère pas pour autant de la vraisemblance au récit. Le lecteur ne peut faire autrement que de douter de la *vérité* de Gabrielle tout comme il doute à la longue de l'identité sexuelle de Romain. Difficile de croire que ce grand séducteur se fasse littéralement lever par des filles. Des femmes lui lancent des clins d'oeil complices aux terrasses des cafés, d'autres le suivent dans la rue tandis que certaines vont même jusqu'à l'entraîner dans leur appartement pour le séduire. Il ne manque que le viol.

Sans doute la montée du féminisme a-t-elle considérablement modifié les règles de la séduction mais il me semble que l'auteure dépasse un tantinet les bornes. La crédulité du lecteur est d'autant plus mise à l'épreuve que la narratrice avait, d'entrée de jeu, pris soin d'affirmer «Romain, c'est moi» accentuant du même coup la certitude d'une identité sexuelle usurpée.

Et de fait une des faiblesses du roman tient à l'omniprésence de la narratrice. Prenant la parole dès les premières lignes, elle y inscrit son invisible présence au détriment même de celle de Romain. À dire vrai, cette «voix» venue d'en haut (c'est la voix officielle de celle qui écrit) mais aussi celle d'en bas (c'est celle qui parle à l'insu même de la narratrice comme par exemple dans le jeu de la séduction dont je viens de parler) parasite de façon évidente le récit.

Ainsi en insistant pour nous parler de ses personnages, la narratrice nous indique *de facto* qu'ils sont des *personnages*. De même en persistant tout au long du roman à mettre en évidence (par le truchement de l'italique) le mot *drame réel*, elle nous incite à croire qu'il y a (serait-ce ce qui n'est pas en italique?) dans ce roman un *drame imaginaire, factice, fabriqué* de toutes pièces.

Je sais bien que la modernité (du moins une certaine modernité) a choisi de montrer l'envers du décor, les procédés de fabrication, les trucs de l'illusionniste. Encore faut-il admettre que cette écriture, parce qu'elle a choisi délibérément de démasquer le code romanesque, a dû trouver d'autres lieux pour produire de nouveaux effets de profondeur (le récit éclaté, les dénominations tronquées, l'allusion, etc.).

Chez Dominique Blondeau, rien de tout cela sinon le constat que «son écriture torturée déroutait ceux et celles qui la lisaient» (p. 314) mais la modernité, elle, n'y loge pas.

Voilà pourquoi les intrusions de la narratrice (conséquence de son narcissisme?) déroutent et parfois choquent. Car le malaise du lecteur est causé par cette discordance qui n'est pas facile à déceler dans le texte. Par chance celle-ci m'est apparue dans toute sa matérialité au moment où je lisais un passage sur Célia (la fille de Romain et de Christine). Il s'énonce comme suit:

*Papa rencontrait des amis que maman ne voulait pas connaître et Célia s'ennuyait, pleurnichait qu'il faisait trop chaud dans l'appartement de papa...* (p. 105)

Ici la distorsion est provoquée par le télescopage de deux points de vue: celui de la narratrice et celui de Célia. Si Dominique Blondeau avait utilisé le point de vue de la narratrice, le texte aurait été présenté de la façon suivante:

*Son père rencontrait des amis que sa mère ne voulait pas connaître et Célia s'ennuyait, pleurnichait qu'il faisait trop chaud dans l'appartement de son père...*

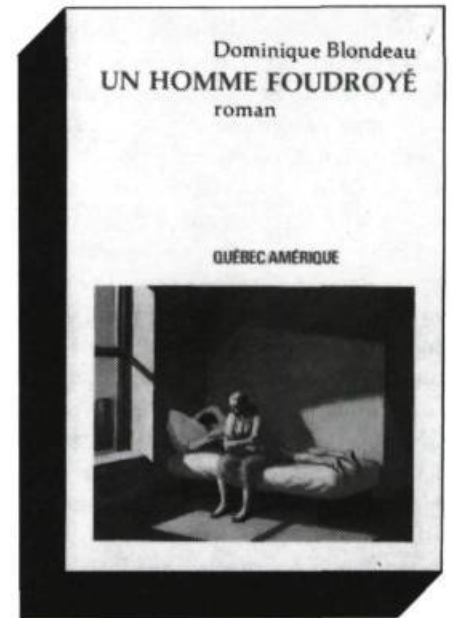
Quant au point de vue de Célia, il ne peut qu'être libellé à la première personne:

*Papa rencontrait des amis que maman ne voulait pas connaître. Moi, je m'ennuyais, je pleurnichais pour un rien, par exemple parce qu'il faisait trop chaud dans l'appartement de papa.*

Ainsi en fusionnant les deux points de vue, Dominique Blondeau nous donne l'impression d'usurper ou le papa et la maman de Célia ou, ce qui n'est guère mieux, l'identité de Célia.

Mais comment concevoir que Dominique Blondeau puisse en arriver à de telles erreurs techniques elle qui en est tout de même rendue à son septième roman? Personnellement, je ne crois pas qu'il s'agisse d'un choix lucide bien que l'auteure ait pu être consciente de cet accroc. Car *Un homme foudroyé* me paraît, dans l'évolution romanesque de Dominique Blondeau, le roman du désarroi, sorte de roman charnière à la fois échec et annonce d'un possible renouveau. Car voici qu'une auteure qui a fait l'apologie de la séduction constate à son corps défendant que celle-ci s'effrite à la longue et qu'on peut, comme y parvient cette merveilleuse artiste qu'est Gaud Aster, rayer de sa vie tout emmêlement des corps parce que le corps lui-même de Gaud, noueux, usé et flétri ne peut plus concevoir de s'y complaire.

Ce constat qui jusqu'alors n'avait peut-être pas frappé l'auteure avec autant de brutalité, lui fait perdre pied, la décentre en quelque sorte, l'incite à se lancer à corps perdu, girouette bien huilée, sur les corps de ses personnages, les jeunes au-



tant que le vieux, comme si elle voulait être sauvée par l'écriture. «Romain, c'est moi!» s'écrie l'auteure. Comme lui, elle est donc foudroyée. Foudroyée par cette vérité que la chair est triste et qu'il vaut mieux écrire des livres. La poursuite des corps, leur collusion, c'est l'affaire d'un spasme. Heureux ébranlement de l'orgasme. Puis le temps, la distance font en sorte que ne persiste plus que le souvenir des petits cris agoniques. Une perle de sueur, une senteur. Puis à la fin, l'image qui se déchiquette en lambeaux, vapeurs de nuage qui meurent sur le fond bleu de l'éternité.

Triste état que celui des humains... □

1. Dominique Blondeau, *Un homme foudroyé*, Éd. Québec-Amérique, Montréal, 1985.